



CULTURE

Les « madones modernes » de Mary Cassatt

Le Musée Jacquemart-André, à Paris, consacre une rétrospective à l'artiste américaine

ART

Des bébés dodus, souvent nus, la peau délicatement rosée, serrés contre le sein de leur mère ou alanguis entre leurs bras : lorsqu'on évoque le nom de Mary Cassatt (1844-1926), c'est souvent cette image qui s'impose. L'artiste, à laquelle le musée parisien Jacquemart-André consacre la première rétrospective française depuis sa mort, a en effet beaucoup représenté ces moments tendres de la relation mère-enfant. Elle entendait « porter un regard féminin » sur ces scènes de la vie intime que se plaisait alors à représenter le groupe des impressionnistes qui, pourtant peu ouvert aux femmes, avait accueilli cette Américaine.

Venue perfectionner sa formation à Paris – pas aux Beaux-Arts, qui n'acceptèrent les femmes qu'à partir de 1897, mais dans l'atelier du peintre Jean-Léon Gérôme (1824-1904) –, elle devint l'amie d'Edgar Degas (1834-1917) et de Berthe Morisot (1841-1895) et s'attacha à la France, où elle passa près de soixante ans. Partagée entre deux pays et deux cultures, Mary Cassatt contribua à faire connaître les impressionnistes à ses amis galeristes et collectionneurs américains. Elle reçut d'ailleurs la Légion d'honneur pour son action en faveur des artistes hexagonaux. En France, elle reste pourtant encore méconnue. L'exposition que lui offre le Musée Jacquemart-André répare cette injustice.

Elle qui n'eut pas d'enfant trouvait ses petits modèles dans son entourage : neveux, nièces, filles et fils de ses amis, saisis à demi endormis leurs mères étant elles

souvent représentées de dos, assises sur un canapé ou un fauteuil dans un salon bourgeois. Issue d'une famille de riches banquiers d'origine française installée en Pennsylvanie, engagée pour l'émancipation féminine, Mary Cassatt considérait qu'en peignant ces « madones modernes », elle contribuait à montrer que les femmes pouvaient « s'épanouir dans la sphère privée ». Degas, qui avait la moquerie facile, s'était un jour exclamé face à une de ces toiles : « C'est le petit Jésus avec sa gouvernante anglaise ! » Pour la peintre, insensible aux railleries, perfectionner son art dans ce domaine était une marque de féminisme. Un raisonnement qui prête à sourire au regard des combats d'aujourd'hui.

« Un geste politique »

Aux Etats-Unis, son rattachement au mouvement des impressionnistes – elle préférerait, comme Degas, se qualifier d'« indépendante » – a contribué à faire apparaître, en son temps, Mary Cassatt comme l'incarnation de la modernité. Pour l'Exposition universelle de 1893 à Chicago, on commande d'ailleurs à cette proche de Louisine Havemeyer (1855-1929), mécène et combattante du droit de vote des femmes, une toile monumentale sur le thème de « la femme moderne » destinée à être accrochée dans le hall d'honneur du « pavillon de la Femme ». Un espace conçu par et pour des artistes de sexe féminin. Mary Cassatt y exprime sa vision de la modernité à travers de jeunes filles cueillant des fruits comme autant de droits et de conquêtes.

Nancy Mowll Mathews et Pierre Curie, les commissaires de cette exposition qui réunit une cinquantaine d'œuvres de Mary Cassatt, dont beaucoup n'ont jamais été montrées en France, ont choisi d'accueillir le visiteur avec le tableau, souvent présenté comme son chef-d'œuvre, *Petite fille dans un fauteuil bleu* (1877-1878). Cette huile sur toile de grand format présente une fillette allongée sur une bergère recouverte d'un tissu bleu chamarré, dans un salon dont l'arrière-plan est délimité par deux baies vitrées. Trois autres fauteuils occupent la pièce ; sur l'un d'eux est recroquevillé un chiot endormi.

Bien qu'elle l'ait réalisé un an avant ses débuts avec le groupe impressionniste, ce rattachement stylistique est évident dans la manière avec laquelle la peintre représente l'enfant à la peau couleur de pêche. Mais ce qui frappe, c'est la gamme de bleus utilisés pour traduire le satiné du tissu, et la construction du tableau, inhabituelle pour l'époque. Proposée à la section américaine de l'Exposition universelle de Paris en 1878, la toile fut refusée. « Tout en sachant parfaitement que la touche libre et l'arrière-plan lumineux associés au nouveau style étaient rédhitoires pour les jurés officiels, Mary Cassatt n'hésita pas à présenter son œuvre – peut-être dans l'intention d'en faire un geste politique au cas où elle serait rejetée. Et elle le fut », écrivent les commissaires dans le catalogue.

Qu'importe pour Mary Cassatt, qui ne cherchait pas à plaire. Se fichant de « l'opinion éventuelle des



jurys » comme de son premier chapeau, elle avait à cœur d'expérimenter, comme l'illustre la salle consacrée à l'évolution de son processus créatif. Avide de se confronter au travail des autres, elle parcourt expositions, galeries, églises. « *Je crois que la peinture ne s'enseigne pas (...) L'enseignement des musées suffit* », disait-elle.

Dans les années 1890, elle se passionne pour la pointe sèche, outil à pointe de diamant ou d'acier qui s'utilise sur une plaque de cuivre, et produit des œuvres d'une remarquable délicatesse inspirées des estampes japonaises qu'elle avait découvertes en 1890 à la grande exposition présentée à l'Ecole des beaux-arts à Paris. Ses gravures représentent des femmes nonchalantes aux tenues soignées, avec ou sans enfant, dans des scènes d'extérieur ou de salon d'où se dégage une douce harmonie. Sa maîtrise lui valut d'être considérée, en France et aux Etats-Unis, comme une des meilleures graveuses de son temps. ■

SYLVIE KERVIEL

« Mary Cassatt, une impressionniste américaine à Paris », Musée Jacquemart-André, 158, boulevard Haussmann, Paris 8^e. Jusqu'au 23 juillet. De 10,50 à 13,50 euros. Catalogue, éd. Culturespaces/Fonds Mercator, 176 pages, 32 euros.

**Elle exprime
sa vision
de la modernité à
travers de jeunes
femmes cueillant
des fruits comme
autant de droits
et de conquêtes**



**« Femme assise
avec un enfant
dans les bras »
(1889-1890),
huile sur toile
de Mary Cassatt.**

BILBOKO ARTE
EDERREN/MUSEOA MUSEO DE
BELLAS ARTES DE BILBAO